

Le libertaire

Redaction :
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20^e)
(chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

EN AUTRICHE

LA MARCHE ASCENDANTE DU FASCISME

La contagion du fascisme semble vouloir s'étendre. Va-t-on voir, demain, un nouveau foyer d'infection s'installer en Europe Centrale ? Telle est la question que posent les événements qui se précipitent actuellement en Autriche.

Le bas, l'agitation grandit d'heure en heure. On parle de crise ministérielle, de remaniement de la constitution. On se livre, dans la presse, à toute sorte de probabilités plus ou moins de « droite » ou de « gauche ». Laissons plutôt parler les faits.

Toutes les informations qui parviennent d'Autriche sont unanimes à reconnaître l'ampleur prise, ces temps-ci, par les manifestations et les cortèges qu'organise la Heimwehr à peu près dans tout le pays et principalement en Basse-Autriche. Cela a tout l'air d'une répétition générale, d'une espèce de préparation sur toute la ligne à l'offensive à venir.

Voilà plus de 10 ans, que la Heimwehr naissait sous le titre d'organisation de défense nationale, appuyée par les gouvernements provinciaux qui redoutaient les intrusions voisines. Par son essence même, elle était déjà une sorte de milice fasciste et cette tendance ne fit que s'accentuer à mesure que le monde capitaliste, dans toutes ses branches, lui apporta officiellement son aide. Hobereaux des provinces, financières et industrielles des centres en firent alors leur arme de combat. Les premiers adhérents avaient surtout été les paysans riches, mais son recrutement s'étendit vite aux villes où elle finit par englober une notable partie de la petite bourgeoisie.

Les fascistes autrichiens avaient eu soin de créer, également à l'image mussolinienne, de pseudo « syndicats indépendants », et c'est sans doute là qu'il faut voir une des raisons du succès obtenu par la Heimwehr auprès de la classe des fonctionnaires et même près de certains éléments ouvriers.

Toujours est-il qu'à l'heure actuelle les Heimwehren représentent en Autriche une force pas négligeable. Organisés sur des bases de discipline très stricte, amplement pourvus d'armes et d'argent, soutenus par toutes les puissances de la finance et de l'industrie, ils ont de grandes chances de parvenir à leurs fins, c'est-à-dire de renverser le gouvernement actuel pour instaurer un régime de dictature. Copiant en tout, organisation et tactique, les milices italiennes, leur grand désir est de renouveler, avec Vienne pour but, la marche sur Rome de 1922. Le Dr Steidle, l'aspirant Mussolini autrichien, ne s'en cache pas d'ailleurs et ne cesse de proclamer l'imminence de cet événement.

Jusqu'à présent les Heimwehren n'ont pas laissé échapper ou, pour être plus exact, n'ont pas cessé de provoquer des incidents susceptibles de leur servir de coups d'essai. Nombreuses sont les villes d'Autriche où ils se sont signalés par de sanglants exploits dirigés contre les travailleurs. Il n'est qu'à rappeler, d'ailleurs, le récent massacre de Saint-Lorenzen, où des bandes armées sous la direction du fasciste Pfrimer assaillirent les ouvriers, faisant 5 morts et 200 blessés. Ce seul événement, parmi tant d'autres du même genre, enregistres déjà à l'actif des Heimwehren, montre bien le danger que présentent pour la classe ouvrière autrichienne, ces dignes émules de Mussolini.

Or, quelle résistance ceux-ci rencontrent-ils ? Aucune pour ainsi dire. Leur seul adversaire vraiment puissant pourrait être le Parti Socialiste qui jouit d'un véritable monopole, les tendances révolutionnaires n'ayant qu'une influence très bornée. L'Autriche est la terre d'élection de la II^e Internationale.

POUR UNE FOIS DE PLUS CONFONDRE “L'ACTION FRANÇAISE”

Le Libertaire, afin de détruire certains ragots de presse, a dit, la semaine dernière, les raisons pour lesquelles les militants groupés autour de lui ne pouvaient être mêlés à l'affaire Rigaudin. Cette mise au point valait pour moi. Mais l'Action Française, qui tient à ajouter un chapitre à son roman-feuilleton « l'assassinat de Philippe Daudet par les anarchistes », veut absolument que j'aille être très lié avec Rigaudin.

Or, je n'ai jamais connu Rigaudin.

Louis LECOIN.

PROPOS PARIS

On cause à Genève. Hier c'était à La Haye. Demain ce sera ailleurs. Après demain autre part et il n'y a pas de raison pour que se tarisse ce fléau d'éloquence internationale qui roule en ses flots boueux les espérances des pacifistes français.

Nous avons vu à La Haye un ministre « travailleur » défendre les intérêts de l'impérialisme britannique avec une arépétition qui nous aurait surpris si nous conservions quelque illusion sur la valeur du mot « socialiste » et sur les hommes qui s'adornent de cette facile étiquette.

A Genève, le délégué anglais, l'aussi peu prolétarien que possible, Lord Cecil, a soutenu les intérêts de son pays avec autant d'ardeur qu'son triste rôle de ministre. Le lord a précisé dans les journaux que le point de vue du gouvernement britannique avec une arépétition qui nous aurait surpris si nous conservions quelque illusion sur la valeur du mot « socialiste » et sur les hommes qui s'adornent de cette facile étiquette.

Que ce soit sur ce point ou sur tout autre, il est certain que le gouvernement travailiste continue celui qu'il a remplacé.

De même, le gouvernement « social démocrate » allemand « gouverne » avec les mêmes procédés, les mêmes méthodes qu'au temps des Hohenzaillers.

Et ne croyez-vous pas qu'au pays où la révolution est faite et toute liberté abolie, les ministres ou commissaires ont varié les plaisirs dans l'art de conduire les hommes, et ne pourraient pas facilement prouver qu'ils poursuivent la même politique extérieure — tout au moins dans sa fin — que les ministres de Tzar ?

On demeure confondu devant l'incurable et insoudable naïveté des gens qui croient qu'en changeant de gouvernement ils obtiendront des améliorations à leur sort, une liberté accrue, une justice équitable et la paix assurée.

Populo a l'illusion tenace. Il est vrai que tout est mis en œuvre pour lui faire avaler les couleuvres les plus grosses; qu'une entreprise de bourrages de crâne lui remplit les oreilles, à tel point, des mensonges les plus flagrants qu'il accepte comme vérités premières.

La Paix, la Paix. S.D.N. et Etats-Unis d'Europe. Discours de Briand et rédiscours de Pierre, Paul ou autres Léon Jouhaux.

En vouliez-vous des bobards ? On vous en servira braves gens et d'autant plus et mieux qu'on ne vous les donne pas, on vous les vend et vous en redemandez.

Et pendant ce temps, dans tous les pays, il y a une industrie qui ne chôme pas, celle de la guerre. Et la vie augmente, la misère s'installe. Et qu' n'ira pas mieux, je vous le dis. Tant que vous n'aurez pas compris, électeurs crédules, pliée indifférente ou passionnée pour une cause politique, que tous les gouvernements se valent, du blanc au rouge, tous, il vous faudra perdre toute espérance. — Pierre Mualdès.

Peu de temps devant vous, les amis

Voici le dernier numéro petit format, la semaine prochaine nous paraîtrons sur grand format.

Si vous voulez que nous nous y tenions, il faut, camarades, mettre à profit ces huit jours pour une chasse forcenée aux abonnements.

Acheteurs au numéro, abonnez-vous d'ici le cinq octobre.

Détenteurs de nos carnets spéciaux, envoyez-nous vos deux abonnements avant cette date.

DE PROFUNDIS !..

1917 ! SOUS L'ÉGIDE DU CARDINAL DUBOIS

En la personne du cardinal Dubois vient de disparaître un des types les plus représentatifs de ce clergé moderne parfaitement adapté aux nouvelles formes du régime capitaliste et toujours fidèle auxiliaire de ce dernier. Tandis que les feuilles bourgeois, des mieux « pensantes » aux plus laïques ne tarissent pas d'éloges sur l'activité du cardinal pendant la dernière grande guerre — époque à laquelle il prêchait l'« Union Sacrée » contre le « boche » — nous pensons intéressant de reproduire ici un spécimen de l'intensif brouillage de crâne clérico-nationaliste, entrepris sous sa direction. L'article qui va suivre a été publié, sous la signature de « Pierre l'Ermité » dans le journal La Croix du 9 juillet 1917 :

EST-IL COMME NOUS...?

— Et laissez-moi donc tranquille, avec toutes vos histoires... Après tout, les Boches, ce sont des hommes comme nous... ...!?

— Et alors quoi...?

Cette phrase, elle m'a éclaboussé, ce matin, au passage, dans une rue de Montmartre.

Une femme, aux cheveux couleur paille, la jetait d'une voix ardente à trois poils tassés qui l'écoutaient sans rien dire.

J'ai continué ma route, mais la phrase s'est attachée à moi... Elle m'a comme provoqué. Alors, je lui réponds... :

...!

L'Allemand est vraiment un homme comme nous...?

Et tout répondait en moi : « Mais non... et même si je ne l'a jamais été. »

Dès la première page de notre histoire, je vois se profiler la silhouette sinistre d'un homme qui a tout du Kaiser actuel ; il entraîne au carnage de nos provinces de l'Est des millions d'Allemands ; il s'appelle Attila.

Et ce nom d'Attila — en allemand « Eitel » — est resté comme un nom cher de famille chez les Hohenzaillers. Or, cet Attila se vantait déjà que l'herbe ne croissait plus là où son cheval avait passé...!

Et si je tourne les pages de cette histoire, je rencontre un peu partout une vieille locution courante chez nos pères : « Chercher une querelle d'Allemand. »

A-t-on jet jamais, même en Prusse : « Chercher une querelle de Français ? »

...!

Les Allemands sont des hommes comme nous...?

Je remarque que l'Allemand use et abuse des invocations pieuses : « Gott mit uns... Für Gott und Vaterland... »

« Gott » et lui semblent ne faire qu'un bras dessus bras dessous...

Or, contradiction curieuse, tout scepticisme vient d'Allemagne : Kant, Fichte, Strauss, Harnack, l'école de Tübingue ont jeté à bas toute certitude, même humaine.

L'Allemand est un homme prude, familial, plein de respectabilité... J'ai entendu tel « Kreisdirектор » fort en couleur et qui tonnait, indigné, contre l'immoralité française... Ah ! le vertueux homme !..

Or, les deux tiers de la pornographie qui circule en France avait ses rédacteurs, et souvent ses imprimeurs, à Dresde, Leipzig et Hambourg...!

L'autre tiers venait de la chaste Hollande ; et ceci déjà au XVII^e siècle.

Sommes-nous en France de pareils tartufes...?

...!

L'Allemand est un homme comme nous...?

J'ai connu un jeune homme délicieux. Il avait 24 ans, était fils d'un hôtelier de Zurich et ne savait pas un mot de français.

Il fut reçu dans une vieille famille du Nord ; il y apprit notre langue et devint comme l'enfant de la maison ; il était d'autant plus doué comme un mouton.

Mais, au début de juillet 1914, il disparut subitement.

Or, ce Suisse n'était pas un Suisse, mais un officier allemand ; il savait le français aussi bien que ses hôtes, et il les avait trompés sur toute la ligne.

Il arriva un beau matin d'août dans le village où il avait été accueilli, fit la liste des otages et, parmi les premiers, figuraient ceux qui lui avaient donné l'hospitalité...

Multipliez cet espion... qui sait... peut-être par cent mille !

Nous, Français, naîssons-nous « espion » ? Avons-nous cela dans le ventre comme tout petit Teuton...?

...!

L'Allemand est un homme comme nous...?

J'ai connu à Chaillet une gracieuse petite fille. Elle jouait un jour dans le square du musée Galliera. Un avion allemand est venu, a jeté des bombes, et on a ramassé l'enfant dans une mare de sang, la jambe brisée.

Multipliez cet attentat contre les femmes et les enfants par une centaine d'autres... par celui du Lusitania, et par ceux qui se perpétrent sur les villes ouvertes anglaises.

La légende elle, fait dire au Christ : « Amons-nous les uns les autres... Tous les hommes sont frères ».

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"	
FRANCE	ETRANGER
Un an... 22 fr.	Un an... 30 fr.
Six mois... 11 fr.	Six mois... 15 fr.
Trois mois... 5,50	Trois mois... 7,50
Là que postal : N. Faucier 1165-55	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

Les formes larvées de la Religiosité

L'ABSOLU SCIENTISTE

La science est généralement regardée comme l'antagoniste de la religion; il semble donc osé de parler de religion scientifique. Sans doute, mais la discussion à engager porte moins sur la valeur de la science que sur l'interprétation qu'en lui donne parfois. Considérer ses lois comme impératives et éternelles, n'est-ce pas reconnaître un Absolu? N'est-ce pas oublier que des lois admises un jour sont convaincues le lendemain d'être inadéquates à la réalité; qu'elles sont sujettes à des dérogations dont l'ensemble se formule jusqu'à nouvel ordre en lois complémentaires; qu'enfin il serait bien surprenant de rencontrer la pérennité dans un univers où tout est en mouvement, en perpétuelle évolution?

Nous semblons donc pris dans un dilemme. Admettre avec certains spiritualistes, la contingence des lois de la nature, n'est-ce pas revenir à la croyance au Libre Arbitre, dont l'intervention dans le monde peut créer des commencements absolus, c'est-à-dire des événements indépendants des événements passés? D'autre part, croire à la stricte rigueur des lois physiques, qu'en les attribue à un créateur distinct du monde qu'il gouverne, ou qu'en y voie l'action d'un principe suprême inhérent au monde, le vivifiant et le dirigeant autoritairement, n'est-ce pas, sans se l'avouer, ajouter foi à l'existence d'un Dieu souverainement de notre liberté?

Heureusement il n'y a là qu'un de ces problèmes dont les données illusoires sont uniquement le résultat d'une longue suite des spéculations métaphysiques. Nous tenons à notre liberté; mais libre-arbitre n'est nullement équivalent à liberté. Nous éprouvons le besoin de nous accrocher à quelque chose de stable, de prévoir les événements; mais des points d'appui, un guide, ne sont pas fatidiquement des entraves au jeu normal de nos facultés.

Nous ne nous attacherons pas à combattre la croyance au libre arbitre. Les libertaires sont peu enclins à se parer de cet attribut. Nous chercherons, au contraire, à faire sentir à quel point le déterminisme scientifique est étranger au déterminisme fataliste auquel on donne trop souvent une adhésion secrète sans le professer ouvertement. N'ai-je pas entendu un militant prétendre qu'il ne se sentait pas libre, puisqu'il devait obéir à des tendances innées? Que serait donc la personne humaine si elle n'était pas l'élosion et le développement de tendances innées physiques et psychiques? Sans s'en douter, ce camarade exprimait les doléances d'une âme immatérielle s'apitoiant sur le destin d'une germe qui suivait docilement le cours d'une évolution calqué sur celle de ses ancêtres.

On dit souvent que c'est en observant ses lois que nous arrivons à triompher de la Nature. Laissons à la scolastique le soin de concilier ce triomphe avec cette soumission préalable, de nous enseigner à enfermer astucieusement la nature dans ses propres filets. Posons-nous cette question: Existe-t-il des lois naturelles? Ne devons-nous pas dire plutôt: Nous triomphons de la nature, dans la mesure où nous lui dictons des lois?

Quel est l'objet de la science? D'abord, nous permettre de comprendre et d'expliquer les événements qui se déroulent sous nos yeux, auxquels nous participons, dont nous subissons les conséquences. Comprendre, c'est insérer dans une catégorie ou espèce de choses familiaires le fait ou l'objet nouveau; reconnaître dans un animal un spécimen de l'espèce canine, dans l'agitation superficielle d'un liquide, un phénomène d'ébullition. Expliquer, étymologiquement, c'est dégager des replis où ils sont cachés les éléments d'un phénomène complexe et les rapprocher d'autres classes déjà observées; dissocier, par exemple, les constituants d'une variation du temps, pression, chaleur. Comprendre et expliquer, c'est autre chose encore que mettre de l'ordre dans nos connaissances. L'objet de la science n'est pas tant la description du monde et le classement des faits accomplis que la prévision de l'avenir. Sa fin est utilitaire. Pour remplir son rôle, elle doit nous éclairer sur l'enchaînement des phénomènes, nous montrer que le présent préexistait en quelque sorte dans l'état de choses qui l'a précédé. Cela, que l'on suppose unique entre le passé, le présent, et jusqu'au futur, est la causalité.

Le principe de causalité signifie que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Inversement, on admet que les mêmes effets sont dus aux mêmes causes.

Pourtant, lorsque nous observons la nature, elle ne se présente pas à nous avec cette simplicité. Au premier coup d'œil, loin d'être ordonnée, elle paraît être un chaos. Comment établir des règles, des classifications? Du même sommet, une pierre ne tombe jamais au même point; deux animaux ne sont jamais identiques, le même change d'un à l'autre; on ne voit pas deux fois à la même source. Aucune suite d'événements ne se répète sans variante. Aussi, l'homme a-t-il été longtemps à reconnaître de l'ordre et des enchaînements dans l'univers. C'est en lui et dans les groupes qu'il formait qu'il a puise cette notion.

L'école de sociologie positive montre que le primitif a calqué les classifications naturelles sur le mode d'agrégation et la hiérarchie de ses classes. Le monde s'ordonnait et se répartissait en fonction des segments sociaux. C'est en lui-même qu'il a trouvé l'idée de cause. Il l'a associée à celle de volonté. Volonté bien capricieuse, classement bien arbitraire (La Bible, sur de simples apparences, classe le lièvre parmi les ruminants!). Les dieux faits à son image ont des fantaisies, et l'unique qui les a supplantes n'a pas renoncé au privilège du miracle.

Ordre et causalité ne sont pas des données de la nature, ce sont des démarches du cerneau humain, plus audacieuses à mesure qu'il acquiert plus de puissance. « D'ailleurs, il faut bien remarquer que le principe de causalité et la notion d'espèce, sont de simples concepts de notre esprit qui ne correspondent pas forcément à la réalité; leur rôle est seulement de nous fournir des phénomènes une image simplifiée et intelligible qui permette des généralisations. » (Leclerc du Sablon, Faculté de Toulouse.)

« Ou est-ce donc que j'ai désigné primitive.

ment sous le nom de cause? C'est une des conditions déterminant le phénomène. Mais entendais-je affirmer que ce fut la seule? Elle m'a simplement paru pour l'instant la plus remarquable. Tout ce qui semble un pas dans la voie des explications nous le décrivent du nom de cause. » (Meyerson) « Le moindre phénomène par cela même qu'il est phénomène, c'est-à-dire changement, est irréductible à toute tentation d'identification totale entre l'état antérieur et l'état postérieur » (A. Metz). Pour identifier il faut négliger les différences de lieu et d'époque, tout au plus peut-on parler d'analogie. « Que des effets analogues dérivent de causes analogues, ou que pour beaucoup de phénomènes le degré de contingence soit élevé, c'est là la cause de la routine (succession habituelle) que nous avons constatée dans les perceptions. D'ailleurs, faire entrer tous les phénomènes de l'Univers dans la catégorie de la contingence plutôt que dans celle de la causalité, c'est là une opération qui fait époque dans l'histoire des idées » (K. Pearson, Université de Londres).

Le principe de causalité et le déterminisme scientifique (et non philosophique) n'ont donc aucun caractère transcendant; ce sont des postulats que nous admettons parce que si nous les rejetions la confiance dans notre expérience serait ébranlée et la science sans objet. Toute tentative pour leur donner une raison d'être autre que l'utilité a échoué, toute démonstration est un cercle vicieux. Ainsi que l'a dit le savant viennois Mach, à propos des postulats de la mécanique: « Nous entrons beaucoup plus profondément dans la connaissance de la nature en reconnaissant l'existence de ce principe qu'en nous laissant imposer par un semblant de démonstration. »

Relier chaque fait particulier à un précédent, à une cause, dresser des listes de ces conséquences, ne nous donnerait qu'une connaissance très empirique et très limitée; la prévision de l'avenir n'en déroulerait que lorsque le hasard nous ferait rencontrer des précédents très sensiblement identiques. Ce qui nous importe, c'est de relier les variations des causes aux variations des effets, de formuler la loi de leurs corrélations. Voici comment procède l'esprit:

Un certain nombre d'expériences suggère une hypothèse, une formule représentative; on vérifie cette formule dans plusieurs cas différents; enfin on la généralise à tous les cas intermédiaires non expérimentés, et même en dehors des limites où l'on était tenu — extrapolation.

Outre les deux postulats déjà cités, nous admettons maintenant un troisième, celui de la continuité du déroulement des faits, qui nous permet de nous borner à la vérification de quelques cas. La continuité existe dans notre formule mathématique, mais rien ne nous autorise à affirmer que les phénomènes naturels suivent un cours régulier; c'est par un acte arbitraire que nous confondons série calculée et série réelle. Dans ce que nous observons, les intermitten-ces, les disjonctions, les surgissements imprévus abondent. Les extrapolations sont encore plus témoignantes. La loi de Mariotte, proportionnalité du volume d'un gaz à l'inverse de la pression, cesse d'être exacte dès que cette dernière atteint une certaine valeur, et l'on a été longtemps avant de pouvoir compléter la loi approchée par d'autres. Reposant sur des conceptions hypothétiques de la matière. L'aspect le plus caractéristique de la science moderne, c'est: « l'ensemble des théories corpusculaires, où la discontinuité prédomine comme principe d'application » (Marcel Boll).

Certains faits notoires font souvent obstacle à la généralisation d'une loi. Ainsi la loi de la chute des corps, due à Galilée ne soulève guère d'objections tant que l'on s'entient à une même espèce de corps, des balles de plomb, par exemple. Mais peut-on l'étendre à tous les corps, lourds ou légers, alors que l'on constate qu'une plume n'atteint le sol que longtemps après une balle de plomb jetée de la même hauteur. Pour s'en convaincre, il faut faire l'expérience en supprimant la résistance de l'air, en réalisant le vide, vide impraticable dans un espace restreint.

Pour formuler une loi il faut donc faire abstraction de certaines particularités toutes incluses dans la réalité et ne considérer dans celle-ci que des caractères choisis qui forment le symbole du réel, des choses. Au donné sensible nous substituons des expressions algébriques dont l'enchaînement est rigoureusement déterminé; mais les déductions qu'on a tiré ne cadrent qu'approximativement avec la réalité infiniment complexe. La simplicité d'une loi a, elle aussi, un caractère artificiel, elle est, en quelque sorte, l'effet de la constitution de l'homme. « Nos impressions sensibles comportent, en effet, des groupes complexes, mais elles nous arrivent par des voies relativement simples et très peu nombreuses, à savoir, par les organes des sens. La simplicité de la loi scientifique peut donc être en partie conditionnée par la simplicité des modes de réception des impressions des sens » (Pearson). De plus, « lorsque les données de l'expérience oscillent autour d'une formule, on adopte cette formule comme expression de la loi; mais rien n'indique qu'une formule très voisine ne serait pas une expression plus exacte » (Leclerc du Sablon). Nous pouvons donc conclure avec le savant anglais: « Au sens scientifique, la loi est donc essentiellement un produit de l'esprit humain et ne possède aucune signification en dehors de l'homme. Elle doit son existence au pouvoir créateur de l'intelligence humaine. Il est beaucoup plus significatif de dire que l'homme donne des lois à la Nature que d'énoncer la proposition inverse en disant que la Nature donne des lois à l'homme. »

Des théories nous ne dirons que quelques mots. Elles groupent un certain nombre de lois autour d'un principe hypothétique; la théorie électro-magnétique de la lumière, par exemple, rapproche les lois de la propagation lumineuse de celles qui sont applicables à l'électricité et au magnétisme.

Nous avons d'abord mis de l'ordre dans

le chaos naturel en groupant les objets et individus en classes; nous avons réuni sous une étiquette commune appelée loi, les phénomènes similaires; nous avons acquis une vague intuition que tout se tient dans la Nature et que ce qui se voit est la conséquence de ce qui ne se voit pas. L'homme « alors, renonçant à ses moyens d'information ordinaires, demande à son imagination de lui suggérer un système qui soit l'image même de la Nature et où tout s'enchaîne d'une façon logique. C'est l'origine des théories... Elles sont suspendues à une hypothèse, sans contact direct avec la réalité. Aussi, tandis que la science expérimentale, malgré des retouches incessantes, continue à progresser et à s'élever sur des fondations à peine modifiées, les théories peuvent s'effondrer d'une façon complète; on doit alors en imaginer d'autres à partir de nouvelles hypothèses » (L. du Sablon). Loin de trouver dans le monde une Raison Suprême, nous n'y trouvons rien d'autre que la raison humaine. « Nous accomplissons l'action, miraculeuse en apparence, de réduire le monde extérieur, d'aspect chaotique, à l'ordre; en fait, nous arrivons à ce résultat parce que nous n'en considérons que les portions qui se laissent ordonner... lorsque nous avons découvert des lois nous les expliquons ensuite par des théories... Quant à la forme de ces théories elle est dictée surtout par les idées préconçues que nous avons sur ce que doit être la théorie à établir » (N. R. Campbell, ingénieur électrique).

Le point de départ des théories étant aussi subordonné à nos exigences unificatrices, à nos commodités, il n'est pas facile de les invoquer pour réfréner notre désir de progrès social et de justice, ainsi qu'on l'a fait en nous opposant la théorie darwinienne de la lutte pour l'existence.

Si cependant nous sommes enclins à attribuer un caractère de nécessité aux lois et théories scientifiques, cela n'est que la conséquence de notre constitution physiologique. Une longue suite d'événements sinon identiques mais analogues, trace dans notre cerveau des voies que notre pensée suit de préférence. Nous nous attendons à la reproduction de ce qui s'est maintes fois produit, et notre attente n'est pas déçue en général, car les écarts ne sont pas assez notables pour avoir compromis l'existence de notre lignée ancestrale. Cela d'ailleurs n'oblige pas le cours des événements à emprunter un tracé linéaire invariable, cela contient seulement ses variations entre certaines limites, limites dont nous trouvons le modèle dans nos propres conditions d'existence et dans celles de tous les êtres vivants: température du corps, acidité ou alcalinité du sang, etc., comprises entre un maximum et un minimum. Encore ces limites ont-elles varié avec le temps.

Rien ne nous prouve la pérennité des lois. Les lois sont-elles éternelles? se demande un savant mathématicien. « En toute simplicité on doit répondre que nous n'en savons rien. Pour qu'elles fussent nécessaires, il faudrait que la justification d'un corps de doctrine reposât sur une autre base que sa convenance au réel telle que nous l'avons étudiée... On dit parfois que nous arrivons à connaître, non les choses, mais les rapports des choses. C'est encore un leurre. Nous ne parvenons qu'à formuler des relations entre des symboles des choses. La différence est formidable entre les deux préférences; gardons-nous de confondre l'image scientifique que nous nous faisons du monde avec le monde lui-même... Tous les actes de notre vie demandent que nous retrouvions le même dans ce qui se renouvelle, c'est-à-dire la permanence des lois. Autrement nous ne pourrions pas agir. Tout ce que nous dirions de plus n'est que fantaisie... Une autre connaissance arrive-t-elle par des moyens de pure raison à donner à notre inquiétude des apaisements? On dévisera qu'elle apportait ses bienfaits dans une forme analogue à celle que nous avons observée, non pas seulement au futur et dans le mode sybillin » (Vouillemin). Si nous ne connaissons pas le Monde, du moins nous nous reconnaissons dans le monde. « Nous pouvons et nous devons nous comporter par rapport au monde comme s'il n'était qu'en partie déterminé » (Ostwald, Université de Leipzig).

A notre volonté de transformer le milieu naturel aussi bien que le milieu social ne saurait opposer ni le déterminisme fataliste ni l'absolu scientifique. Ayant reconnu la véritable origine des lois scientifiques, leur signification, leur contingence, nous n'avons pas de peine à admettre que cette dernière devient de plus en plus large à mesure que l'on passe du monde physique au monde vivant et au milieu social. Nous sommes en droit d'écartier tout fatalisme et de poursuivre un idéal qui est en sociologie ce que l'hypothèse est dans les sciences de la nature. La seule condition est que l'idéal comme l'hypothèse repose sur l'expérience commune et non sur le sentiment individuel. Notre œuvre aura dès lors un caractère objectif, car l'objectif est ce qui est accepté par tous les hommes et le sujetif ce qui est particulier à chacun d'entre eux.

Libre arbitre et déterminisme absolu des philosophes sont des concepts métaphysiques. Il se peut que les rêveries métaphysiques aient parfois pour effet d'éveiller notre curiosité et de nous inciter à la recherche, de même que quelques gouttes d'un vin capteur excitent notre imagination. Mais, auant que l'ivresse alcoolique l'ivresse métaphysique est pernicieuse, l'une et l'autre aboutissent à fourvoyer notre intelligence, à paralyser nos facultés

et, au moins, que l'excès des spéculations religieuses ou spiritualistes, l'analyse du contenu de la science ne nous a révélés dans l'Univers que ce soit de fatal ou de divin. L'intelligence humaine doit se libérer de l'emprise d'entités toutes-puissantes de quelque déguisement qu'elles se parent. Nous ne devons pas plus nous agenouiller dans le Temple de la Science que dans celui de Jésus.

G. GOUPON.

Note. — J'ai multiplié les citations de savants ayant écrit du début du siècle à 1929

aux hasards du CHEMIN

ÉGLISE ET BUSINESS

Aux nids qui se figurent que les prêtres sont complètement détachés des choses de ce monde, à ceux qui croient candidement que les gens d'église ne songent qu'aux bêtises de l'au-delà, le journal anglais Financial Times se charge de donner un démenti.

Cet organe nous apprend, en effet, que l'entrée du Saint-Siège comme acheteur de valeurs à la Bourse de Rome a causé une surprise plutôt agréable. On le comprend aisément si l'on songe que le trésor pontifical atteint la somme coquette de 110 millions de dollars. Avant les accords de Latran, il n'était que de 30 millions de dollars. Ces accords ont coûté à l'Etat italien 750 millions de lires en espèces sonnantes et trébuchantes, et 1.000 millions de dette consolidée à 5 %. Hé, hé! le pape n'a pas fait une mauvaise affaire! Cela ne l'a pas empêché d'envoyer aux évêques du monde entier, particulièrement aux Américains, qui sont assez récalcitrants, une bulle leur demandant de faire pression sur les fidèles pour faire rentrer la bonne galette. Vous croirez sans doute que le Saint-Père s'en tient là? Pas du tout, il projette de porter le trésor à 200 millions de dollars! Pour arrondir sa fortune il spécule à la Bourse. On imaginera assez bien le Saint-Esprit descendant sur la terre pour lui recommander les Gisements de Lait condensé de l'Arizona, ou les Mines de fromage mou du Mexique. Mais le choix du Pontife se porte sur des valeurs de tout repos: ces derniers temps il a acheté à la Bourse 90 millions de lires en obligations polonaises à 7 %, en valeurs américaines et anglaises. Ainsi, toujours d'après le journal financier anglais, le Vatican seraient en passe de devenir une des plus importantes banques du Monde. Il sera intéressant de savoir si l'inspiration de Dieu n'empêche pas le Pape de faire des spéculations désastreuses. Les bonnes noires dévôtes feraien bien de méditer les paroles de l'Évangile: « Ne vous amassez pas des trésors sur terre, où le ver et les rouilles rongent, etc. (Mathieu VI, 19). »

Il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le royaume des cieux (Mathieu XIX, 24 et Marc, X, 25). Mais l'Évangile n'a rien à voir avec l'Église... Et le Saint-Père pourra toujours dire que les placements terrestres sont plus sûrs que les hypothèses sur la part de Paradis.

Le Romanichel.

Encore un record

La revue castillane de New-York, *Cine Mundial*, nous apprend un nouvel exploit de la justice yankee qui mérite d'être mentionné. Il s'agit d'un garçon de 16 ans, Carl Newton Mahan, qui, en jouant avec le fusil de son père, tua accidentellement un petit camarade âgé de 8 ans. La justice nord-américaine réunie pour juger le cas, comme s'il se fut agi d'un véritable criminel, a condamné cet enfant à 20 ans de bagne.

Synchronismes

L'affaire de la malle sanglante a provoqué chez le feu du roi une nouvelle crise. Comme dit l'autre, ça va la cote.

A en croire l'étau de Rôme, la victime, Rigaudin, était un type dans le genre de Flotter, « un anarchiste-policier », par conséquent.

De plus, sa concierge « qui fut celle d'Almereda » serait une ancienne « foulilleuse » de la préfecture. Synchronisme...

Selon gros Léon, c'est la police qu'a fait le coup et c'est la raison pour laquelle le coupable ne sera sans doute jamais découvert.

C'est simple, mais il fallait y penser.

Mais quel dommage que tous les enquêteurs de la presse — à part le stupide Ami de Coty — ont reconnu que Rigaudin ne fréquentait pas les milieux anarchistes.

pour montrer à quel point l'idée que l'on a de la science diffère de celle que l'on avait dans la deuxième moitié du siècle dernier. L'importance qu'ont prises les explications tirées du calcul des probabilités confirmerait ces vues.

Pour montrer que les auteurs actuels ont pour but secret de déconsidérer la science et de nous ramener aux vieilles disciplines. Il n'en est rien. Au contraire, si les théories transformistes sont si combattues par des réactionnaires, c'est qu'ils trouvent des armes dans le fait qu'ils les présentent comme donnant des certitudes et non comme hypothèses encore lacunaires, mais seule hypothèse qui satisfasse notre raison.

Pour montrer que les savants cités n'ont pas d'arrière-pensée, voici un extrait amusant déjà inséré dans « Plus Loin ».

La logique que l'homme trouve dans l'Univers n'est que le reflet de sa propre faculté de raisonnement. Un chien, s'il était capable de reconnaître l'instinct qui guide ses actions, supposerait très naturellement que l'instinct, et non

A TRAVERS LE MONDE

EN U. R. R. S.

POLIA KOURGANSKAIA

Nous venons de recevoir une bien triste nouvelle. Notre chère camarade Polia Kourganskaia est décédée le 26 août dernier, d'une embolie, à l'asnaïa-Poliana (gouvernement de Toula), où elle fut « installée » récemment par les autorités soviétiques, après avoir subi une longue série de réclusions et de déportations : aux îles de Solovki, à la prison de Verkhne-Ouïralsk, en Sibérie lointaine...

Elle laisse deux enfants en bas âge. Une victime de plus des bourreaux du « communisme » ! Ils n'arriveront pas à la vaincre moralement, ils réussiront à la torturer au moyen de longues persécutions et de tortures.

La camarade Kourganskaia fut une de nos militantes et militantes les plus fermes, les plus dévouées à notre idée et à notre mouvement. Elle participa activement à la révolution d'octobre. Elle était toujours prête à se sacrifier pour le bien des autres.

Arrêtée en 1920, elle gravit, durant neuf années, le terrible calvaire bolcheviste. Avec ses deux enfants toujours en lutte contre une misère extrême, elle ne se plaignait jamais. Elle pensait plutôt aux autres camarades martyrisés. Les assassins du « Parti Communiste » ne parvinrent pas à briser sa foi en notre idéal.

Les camarades liront plus bas sa dernière lettre à nous, écrite le 18 août, si simple et pourtant si belle, si touchante dans sa simplicité même.

Nous ne déposerons pas de couronnes sur sa tombe lointaine. Mais nous pouvons et nous devons faire mieux pour honorer sa mémoire. Notre devoir sacré est de faire tout notre possible pour rendre encore plus efficace, encore plus vaste, notre action d'aide à tous nos camarades martyrs qui restent encore en vie.

Les dernières nouvelles arrivées des lieux de réclusion et d'exil, sont épouvantables. Nous ne nous trompons sûrement pas en affirmant que 80 % de nos meilleurs camarades souffrent actuellement de maladies atroces et qui ne pardonnent pas : la tuberculose, les rhumatismes, les maladies de cœur et d'estomac, la malaria... Bien d'étonnant : voici déjà 10 ans que la plupart de ces camarades mènent une vie affreuse, dans des conditions incroyables de misère, de privations de toute sorte, échangeant la prison contre l'exil, l'exil contre la prison... Telle est, en effet, la méthode jésuite appliquée par le soi-disant « Etat socialiste » : c'est encore et toujours la suppression physique, lente mais sûre, de tous ceux qui osent penser autrement que les maîtres de l'heure.

Certes, nos protestations n'arrêteront pas les bourreaux. Mais, sans pouvoir mettre fin à leurs exploits inqualifiables, nous pouvons néanmoins soulager les souffrances de nos martyrs. C'est notre devoir absolu, et nous devons le remplir jusqu'au bout, dans la mesure de nos forces.

Camarades, tous à l'œuvre ! N'oublions pas, n'abandonnons pas nos amis, victimes des fossoyeurs de la Révolution !

La dernière lettre de Polia Kourganskaia en date du 18 août 1929

Mon cher S...

Voici six semaines déjà que je n'ai pas de tes nouvelles. Je suis très inquiète. Etes-vous tous en bonne santé ? Je te supplie, mon bien cher ami, écris-moi plus souvent.

J'ai bien reçu les 20 roubles que vous m'aviez envoyés. Il est pénible, mes chéris, d'accepter vos oboles, mais dans nos conditions de vie, qui sont un véritable cauchemar, rien à faire ! Dès l'automne, j'espére pouvoir gagner quelques sous en faisant de la couture. Pourvu qu'on m'autorise à travailler !...

Mes petits se portent bien maintenant. Cependant, la petite Natacha continue encore à tousser. Quant à moi-même, ma santé n'est pas fameuse. J'ai été obligé de porter au mont-de-piété mon manteau et mes souliers. Heureusement, le temps se maintient au beau ; donc, je puis m'en passer pour l'instant. Le plus pénible est de ne jamais voir les enfants manger à leur faim. C'est le loyer qui absorbe tout. Il faut payer chaque mois, 14 roubles pour une toute petite chambre à peine logeable. Et c'est encore un loyer relativement bon marché...

J'ai eu une lettre de Nicolas. Il est sans travail, donc un peu déprimé. Aidez-le, si possible ; ils sont plusieurs là-bas, en exil...

Je garde toujours ma profonde foi ; j'espère fermement que le jour viendra, tôt ou tard, où nos souffrances prendront fin, où nous pourrons reprendre notre place dans la grande famille de camarades de tous les pays et les remercier, par notre activité, pour leurs gestes de solidarité au cours de ces années passées au paradis « socialiste »... Je ne vis que de cette foi, de cet espoir supremé.

Comment va M. ? Et le vieux, comment vit-il ?

Je vous embrasse tous, mes chéris.

Ta Polia. »

Fonds de Secours de l'A.I.T. pour les anarchistes et anarcho-syndicalistes emprisonnés et exilés en Russie.

EN BULGARIE

LA RÉPRESSION SÉVIT

Les renseignements de source sûre que le bureau d'information des Comités de secours aux anarchistes bulgares vient de recevoir confirment les notes de la presse bourgeoise bulgare, annonçant de nouvelles arrestations d'anarchistes. C'est sous prétexte qu'ils auraient projeté une conférence régionale que la police a mis en état d'arrestation plus de 30 de nos camarades.

Parmi eux, certains avaient été libérés par l'armistice du 29 juin dernier.

A Philippopolis, 16 camarades environ ont été arrêtés, au nombre desquels se trouvent les camarades Georges Dimitroff, ami-né voilà deux mois et demi et Ivan Konstantinoff, qui fut secrétaire du Comité de grève pendant la grande grève de l'industrie du tabac de juin dernier.

A Blaskovo, parmi les arrestations opérées par la police, on nous signale celle de notre camarade Georges Saraphoff, instituteur, qui lui aussi pris une part active à l'agitation révolutionnaire pendant la grève des industries du tabac de cette ville. A Stara-Zagora, Nedelko Athanassoff, ancien émigré, de retour en Bulgarie de peu quelques mois et malade a été arrêté.

Parmi les camarades arrêtés à Sliven, citons Vladimir Vodenicharov, qui, étudiant en France, à Toulouse, était en Bulgarie pour passer ses vacances. Il a été soumis aux odieuses tortures dont la presse anarchiste a déjà donné des spécimens.

A Lambale, on a arrêté, puis torturé au poste de police, le camarade dépositaire du journal « Rabotnichesky Glasse » (La Voix Ouvrière) qui paraît légalement mais est menacé chaque jour d'être supprimé. Quelques acheteurs du journal ont été également appréhendés par la police pour avoir distribué ou simplement lu cet organe.

A Sofia, le nombre des arrestations est grand. Notre camarade Théodor Popoff, étudiant, eut à subir de mortelles tortures dans les locaux de la Sûreté.

D'ailleurs tous ces camarades ont été torturés d'une manière digne de l'inquisition. Quelques-uns ont été ensuite rendus à la liberté, d'autres, au nombre de 20 environ, ont été remis à la disposition des pouvoirs judiciaires sous l'inculpation d'activité anti-étatiste.

Comme nous l'avons maintes fois répété, la réaction fasciste bulgare, loin de s'affaiblir, tend à stabiliser de plus en plus sa dictature sanglante.

Le célèbre démocrate Liapitchoff a bien amnistié 7 anarchistes sur 40. Mais 33 camarades sont encore dans leurs geôles et 7 parmi eux sont condamnés à mort. Ce n'était pas suffisant, il vient de jeter encore dans l'enfer des prisons 20 autres anarchistes et militants d'avant-garde du prolétariat bulgare.

Cette nouvelle n'est pas pour nous surprendre et tous les anarchistes savent aussi bien que nous qu'au longtemps qu'ils lutteront contre l'Eglise, le Capital et l'Etat, nos camarades seront persécutés. Mais profitons de ces nouveaux crimes du fascisme bulgare pour faire un pressant appel à tous les anarchistes du monde entier afin qu'ils apportent leur aide — morale et matérielle — au mouvement anarchiste bulgare que depuis 6 ans le régime fasciste essaie d'étouffer dans le sang de ses meilleurs militants.

Le Bureau d'Information des Comités de Secours aux Anarchistes Bulgares.

P. S. — Nous prions tous les camarades anarchistes d'adresser à l'avenir leur correspondance à notre nouvelle adresse :

Paul Michel,
Poste Restante, Bureau n° 20,
rue des Pyrénées, Paris-20^e.

Compte rendu financier du Bureau d'Information des Comités de Secours aux anarchistes bulgares pour le trimestre : juin, juillet et août 1929.

Recettes

1^e Versé par l'ancien Comité de secours aux anarchistes persécutés en Bulgarie : 1.135 fr., 5 dollars, 2 liv. sterl. et 10 marks-or ;

2^e Versé par les camarades italiens et le Comité de Défense Sociale de Marseille, 500 fr.

3^e Cotisations des anarchistes bulgares à l'étranger : 1.670 fr., 1 dollar, 10 schillings autrichiens, 550 levas ;

4^e En caisse au bureau au mois de mai 1929 : 978 fr., 500 dinars et 450 levas.

Total : 4.253 fr., 6 dollars, 2 livres sterling, 10 marks-or, 10 schillings autrichiens, 550 levas.

Dépenses

1^e Envoyé aux anarchistes emprisonnés et persécutés en Bulgarie : 3.195 fr., 1 livre sterling et 5 dollars ;

2^e Dépenses pour correspondance et bulletin mensuel : 198 fr.

Total : 3.393 fr., 5 dollars et 1 livre sterling.

Reste en caisse le 1/9/1929, 860 fr., 1 dollar, 1 livre sterling, 10 marks-or, 10 schillings autrichiens, 500 dinars et 1.000 levas.

Paris, le 21 septembre 1929 :

Le Bureau d'Information des Comités de Secours aux anarchistes bulgares.

EN HOLLANDE

LES CASQUES D'ACIER BRISEURS DE GRÈVE

Dans la région textile de Groningue, une grève englobant la plupart des usines et des millions de travailleurs dure depuis 4 mois. Tout a été fait pour briser le mouvement. Le Gouvernement hollandais a amené des paysans frissons payés 1.800 fr. par mois pour remplacer les ouvriers. Mais ces paysans ont vite compris le rôle odieux qu'ils voulaient leur faire jouer.

En désespoir de cause, le Gouvernement a alors fait appel aux « Stahlhelfer » allemands. Ceux-ci ont été accompagnés à la frontière par de forts détachements de police. En Hollande, ils ont été immédiatement placés sous la protection des autorités. Les uns s'emploient comme volontaires pour remplacer les grévistes, les autres font la police et provoquent les travailleurs. Il est fort possible que des bagarres éclatent. Les Casques d'Acier ont montré maintes fois leur savoir-faire en la matière.

Souhaits que les travailleurs opposent la solidarité prolétarienne à la solidarité patronale.

Lettres de Lourdes

I. -- GÉNÉRALITÉS

C'est à Tarbes que nous eûmes comme l'impression que nous étions dans une atmosphère de... bêtise en entendant la conversation de deux vieilles bigotes qui déjantent se sentaient plus de joie d'aller contempler ce dont leur curé les avait entraînées. Et dans le grondement du train roulant au milieu d'un magnifique paysage de verdure, les mots de chapelets, pèlerins, cierges et miracles revenaient alternativement comme pour présager aux litanies qui font de Lourdes une ville murmurante de prières.

Parmi les camarades arrêtés à Sliven, citons Vladimir Vodenicharov, qui, étudiant en France, à Toulouse, était en Bulgarie pour passer ses vacances. Il a été soumis aux odieuses tortures dont la presse anarchiste a déjà donné des spécimens.

A Stara-Zagora, Nedelko Athanassoff, ancien émigré, de retour en Bulgarie de peu quelques mois et malade a été arrêté.

Il est difficile de décrire pour vous la vision choisie avec un art subtil par les fondateurs, pour créer la cité des miracles, qu'il vous suffise de savoir que l'on se trouve subitement devant un site admirable des Pyrénées françaises, où les tons de verts différents se marient agréablement au bleu vert des torrents, où de hautes montagnes, empanachées de neiges perdues dans les nuages, semblent garder l'horizon, et là s'élève la ville, avec ses grands hôtels, ses multiples magasins vastes et luxueux, ses réclames tapageuses et son éternel mouvement.

Tout en bas, après avoir franchi la route sur un pont dont les parapets sont garnis de cierges et de bouquets (à vendre pour offrir), l'on doit subir la troupe hurlante des marchands de journaux qui vont de l'*Ami du Peuple* à la *Croix*, en passant par le *Télégramme* et le *Journal de la Grotte*, et l'on entre dans le parc dont l'aménagement a été admirablement compris, (il faut le reconnaître) pour de vastes mouvements de foule, mais avant, un écriture nous a averti que les bras nus, les décolletés et les tresses inconvenantes devaient s'abstenir de s'y montrer, ce qui n'empêche nullement d'ailleurs de nombreux prêtres — très jeunes et sûrement virils ! — de s'y promener le soir en revenant de la procession aux flambeaux, avec de jeunes jouvencelles dont le rire frais sonne clair sous l'obscurité des grands arbres, mais cela n'est nullement inconvenant. C'est admis à tel point que personne n'y prête attention ou ne s'en offusque, et les mamans qui, en d'autres circonstances s'occuperaient de leurs filles, sont toutes à leurs dévotions car, elles sont avec Monsieur l'Abbé !

Il y a également un écriveau pour empêcher les chiens d'entrer, hélas ! un saint Roch est parmi les statues du parc, il y a même une chapelle et l'on n'a pas eu la cruauté de la séparer de son chien, (attribut de ce saint) ce qui fait que les prières des pèlerins s'adressent à l'animal autant qu'à l'homme. Les chiens n'en sont pas plus fiers pour autant.

Après la vaste esplanade, voici les églises, celle du Rosaire, la crypte et au-dessus la basilique, dont la vision, principalement le soir, illuminée de multiples ampoules électriques, constitue une attraction et une réclame de premier ordre, dans le genre de la Tour Eiffel. Cette vue, alliée au défilé des milliers de pèlerins, se promenant munis de flambeaux sur l'esplanade, est un attrait pour faire affluer à Lourdes de nombreux touristes des environs, ou de passage dans la région et pour qui la religion est le dernier des soucis.

Il y a également un écriveau pour empêcher les chiens d'entrer, hélas ! un saint Roch est parmi les statues du parc, il y a même une chapelle et l'on n'a pas eu la cruauté de la séparer de son chien, (attribut de ce saint) ce qui fait que les prières des pèlerins s'adressent à l'animal autant qu'à l'homme. Les chiens n'en sont pas plus fiers pour autant.

On peut concevoir l'anarchie comme la perfection absolue et il est bon que cette conception reste toujours présente à notre esprit comme un phare guidant nos pas.

Mais il est évident que cet idéal ne peut être atteint d'un saut, qu'on ne peut passer tout à coup de l'enfer actuel au paradis ardent désiré.

Il faut étudier tous les problèmes de la vie pratique : production, échanges, moyens de communication, relations entre les groupements anarchistes et ceux qui vivent sous une autorité, entre les collectivités communistes et celles qui vivent en régime individualiste, rapports entre villes et campagnes, utilisation, à l'avantage de tous, des forces naturelles et des matières premières, distribution des industries et des cultures selon les aptitudes naturelles des divers pays, instruction publique, soin des enfants et des infirmes, services d'hygiène et médicaux, défense contre les délinquants ordinaires et contre ceux, plus dangereux, qui tenteraient encore de supprimer la liberté des autres au profit d'individus ou de partis, etc... Et pour chaque problème, préférer les solutions qui non seulement sont les plus satisfaisantes au point de vue économique, mais qui répondent le mieux au besoin de justice et de liberté et qui laissent la voie ouverte aux améliorations futures. A l'occasion faire passer la justice, la liberté, la solidarité avant les avantages économiques.

Il ne faut pas se proposer de tout détruire en croyant qu'ensuite les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. La civilisation actuelle est le fruit d'une évolution millénaire et elle a résolu en quelque manière le problème de la vie sociale de millions et de millions d'hommes, souvent pressés sur des territoires restreints, et celui de la satisfaction de besoins toujours plus nombreux, compliqués. Ses bienfaits sont diminués et pour la grande masse aménagés par le fait que l'évolution s'est accélérée sous la pression de l'autorité dans l'intérêt des oppresseurs, mais si l'on supprime l'autorité et le privilège, restent toujours les avantages acquis, le triomphe de l'homme sur les forces hostiles de la nature, l'expérience accumulée des générations éteintes, les habitudes de sociabilité contractées dans la longue vie en société et dans les expériences de l'aide-bienfaisante et ce serait une sottise, et d'ailleurs quelque chose d'impossible, de renoncer à tout cela.

Il faut donc combattre l'autorité et le privilège, mais profiter de tous les bienfaits de la civilisation, ne rien détruire de ce qui est sain, fût-ce impérativement, à un besoin humain, sinon quand nous aurons quelque chose de mieux à y substituer.

Intransigeants envers toute tyrannie et toute exploitation capitaliste, nous devrons être tolérants pour toutes les conceptions sociales qui prévalent dans les divers groupements humains pourvu qu'elles ne lèvent pas la liberté et les droits d'autrui. Nous devrons nous contenter d'avancer graduellement à mesure que s'élève le niveau moral des hommes et que s'accroissent les moyens matériels et intellectuels dont dispose l'humanité, tout en faisant, bien entendu, tout ce que nous pourrons par l'étude, le travail et la propagande pour hâter l'évolution vers un idéal toujours plus haut.

Dans les lignes qui précèdent, j'ai examiné des problèmes plutôt qu'apportés des solutions ; mais je crois avoir succinctement exposé les principes qui doivent nous guider dans la recherche et dans l'application des solutions qui seront certainement variées et variables selon les circonstances, mais qui devront toujours, pour ce qui dépendra de nous, s'harmoniser avec les lignes fondamentales de l'anarchisme : aucune domination de l'homme sur l'homme, aucune exploitation de l'homme par l'homme.

A tous les camarades la tâche de penser, d'étudier, de se préparer et de le faire sans tarder et intensément, parce que les temps sont « dynamiques » et il faut se tenir prêts pour ce qui peut arriver.

Erico MALATESTA.

GRADUELISME

Dans les polémiques qui naissent parmi les anarchistes sur la meilleure tact

TRIBUNE SYNDICALE DE JAPY.....

La C. G. T. vient de terminer son congrès national. De congrès en congrès la représentation directe des syndicats affilés se fait de plus en plus imposante. Incontestablement sa force numérique grandit, et quelle que soit l'opinion que l'on puisse professer à son égard, il faut reconnaître qu'elle est en voie de reprendre la place prépondérante qu'elle occupait autrefois dans le mouvement ouvrier.

S'il ne fallait qu'une preuve de sa force reconquise, nous la trouvions dans cette défaite très large qui fut laissée aux diverses opinions de s'exprimer avec une ampleur simplement limitée par la valeur respective des orateurs qui les portaient à la tribune. C'est là une marque indéniable d'assurance qui n'est pas faite pour nous déplaindre. Elle permettra dans l'avenir d'aborder dans leur fond les grands problèmes intéressant la vie confédérale et la classe ouvrière, sans se voir considérés immédiatement comme des ennemis de la confédération. Au congrès de Japy, ces grands problèmes furent effleurés, mais nous ne partagerons pas l'optimisme qui les fait considérer comme étant résolus.

Il faut dire, à la vérité, que l'ordre du jour comportait beaucoup de questions graves, que le congrès ne disposait que de quatre jours et que la méthode de travail n'est pas parfaite au point de permettre aux délégués d'examiner jusqu'à dans leurs moindres détails les solutions proposées. Ainsi, deux grosses questions, celle de la production et celle des modalités d'adhésion des fonctionnaires, en dépit de l'acceptation presque unanime des résolutions présentées par les commissions compétentes, restent posées avec autant d'acuité qu'à l'aparavant.

Le congrès a reconnu, avec raison, que le problème de la production est dominé actuellement par les expériences de rationalisation et qu'il importait d'élèver une protestation véhément contre les abus croissants qu'il en résulte. Non pas qu'il soit adverse des améliorations techniques, mais il entend que ces améliorations ne se traduisent pas pour la classe ouvrière par un chômage plus grand, un surmenage accru et par une dépréciation des salaires.

Le congrès a précisé que la C. G. T. devra combattre, au travers de ces effets, la cause elle-même tant que les syndicats n'exercent pas un contrôle réel sur la transformation des méthodes de travail et de leur compatibilité avec la sécurité des travailleurs. La C. G. T. ne devra donner son acquiescement à certaines méthodes de travail qu'à la condition expresse qu'il en résulte pour les travailleurs une diminution de la durée du travail et une augmentation du salaire. Cette décision du congrès est un progrès, quoi qu'en ait dit, sur la position qu'avait prise jusqu'alors la C. G. T., parce qu'elle la précise. Elle est un progrès en dépit même de la formule introduite pour justifier la position passée et qui dit que « la C. G. T. n'a pas appeler, ni à combattre la rationalisation », car le congrès s'est nettement prononcé pour lutter contre les abus qu'engendre la rationalisation à savoir le chômage, le surmenage, l'avilissement des salaires.

Le congrès a précisé que la C. G. T.

devra combattre, au travers de ces effets,

la cause elle-même tant que les syndicats

n'exercent pas un contrôle réel sur la

transformation des méthodes de travail

et de leur compatibilité avec la sécurité des

travailleurs. La C. G. T. ne devra donner

son acquiescement à certaines méthodes de

travail qu'à la condition expresse qu'il en

réulte pour les travailleurs une diminution

de la durée du travail et une augmentation

du salaire. Cette décision du congrès est un progrès, quoi qu'en ait dit,

sur la position qu'avait prise jusqu'alors la C. G. T., parce qu'elle la précise. Elle est un progrès en dépit même de la formule introduite pour justifier la position passée et qui dit que « la C. G. T. n'a pas appeler, ni à combattre la rationalisation », car le congrès s'est nettement

prononcé pour lutter contre les abus qu'engendre la rationalisation à savoir le chômage, le surmenage, l'avilissement des salaires.

C'est par ce point qu'est vulnérable la résolution adoptée et c'est à cause de lui que le problème reste posé.

...

On a dit, après le congrès, que la question des fonctionnaires était résolue ; rien de moins vrai. Les deux tiers du congrès votèrent la résolution présentée sans l'avoir comprise, impressionnés qu'ils furent par l'accord inattendu, en plein cœur, de Zoretti et de Laurent qui, à leurs yeux, représentaient l'obstacle à une conciliation définitive.

En réalité la C. G. T. — je dis la C. G. T.

et non pas le bureau confédéral — a capitulé par l'abandon de son point de vue.

La Fédération des fonctionnaires rentre en bloc dans la confédération, elle reste un organisme central ayant, en tant que tel, une représentation au sein de la C. G. T.

Seule, et grâce à la persévérance de Zoretti, la Fédération Générale de l'Enseignement obtient d'être directement adhérente à la C. G. T. La Fédération de l'enregistrement, qui l'était jusqu'alors, ne semble pas vouloir se plier à la décision prise et la « question des fonctionnaires » réserve encore bien des conflits intérieurs.

...

J'avais dit dans mon précédent article,

que l'esprit nouveau qui naît dans la Confédération et qui se manifeste particulièrement chez la jeune génération, ne serait pas encore assez vigoureux pour déceler son existence dans ce congrès. Je le croyais beaucoup plus faible qu'il l'est en réalité. Et c'est tant mieux.

On a sauté à pieds joints sur le discours de Jouhaux pour démontrer qu'il n'avait rien de changé à la C. G. T. Est-ce que, par hasard, on aurait eu la naïveté de croire que Jouhaux, le bureau confédéral et l'immense majorité des syndicats qui les appuie allaient abandonner leur position et prononcer le divorce entre leur action d'hier et celle de demain ? Alors donc !

Ce qu'on a négligé de dire, et ce qui doit être un encouragement pour nos camarades qui sont dans la C. G. T., c'est l'insistance avec laquelle justement le bureau

confédéral a demandé que la position prise par le congrès sur certaines questions ne soit pas considérée comme une rupture avec l'action d'hier. Pour que le bureau confédéral demande une pareille précision — restée sans réponse, après tout — c'est donc bien qu'on pouvait supposer qu'il y ait quelque chose de changé.

Mais on a surtout oublié de dire avec quelle conviction on a reproché au bureau confédéral de ne pas faire assez confiance aux masses ouvrières et sa propension obstinée à vouloir créer une législation sociale sans faire appel au peuple. Que cette confiance dans le peuple renaisse chez les militants de la base et la C. G. T. aura une autre figure dans un avenir assez proche.

Je ne dirai aujourd'hui que quelques mots, me promettant bien d'y revenir plus longuement, sur l'intervention si diversement interprétée, de Milau.

Le fonds de son discours n'est autre chose que le conflit de toujours qui a été pris le syndicalisme en lutte pour son indépendance et l'affranchissement de ses gestes avec les partis politiques à clientèle ouvrière qui veulent l'asservir. Il ne faut pas croire que le parti S.F.I.O. est mieux intentionné qu'au syndicalisme n'est pas une foire d'emprise où chacun vient vociférer, siffler pour manifester ses sentiments. Le syndicalisme est doté d'un jeu d'institutions qui permet à chacun de faire valoir ses opinions, il est donc normal que les mandataires de certaines de milliers de syndiqués ne laissent pas interrompre leur travaux par un seul individu pris par la fantaisie de siffler, sans pour cela que soient fauché ni Jouhaux, ni d'autres, auxquels d'ailleurs le congrès n'a pas ménagé les critiques d'une autre valeur que celle d'un coup de sifflet. On a parlé de « mœurs fascistes », elles sont caractérisées justement par cette volonté d'un seul de vouloir « gérer » tout le congrès, et celui-là n'a vraiment pas à se平生 dans l'avenir été expulsé.

NOTRE REVANCHE

Je ne peux pas décrire l'émotion avec laquelle j'ai tracé sur mon carnet de notes les paroles lancées du haut de la tribune du congrès unitaire par Rambaud, délégué cheminot. Des visions entremêlées défilent rapidement dans mon esprit troublé. Je revis cette salle de la Grange aux Belles dans laquelle j'étais, mais vide de délégués, les banquettes en désordre et quelques petits trous sur le mur qui était à ma droite. Je revis la Bourse du Travail d'Alger qui, entre toutes, m'est chère, Je revis le petit cimetière du boulevard Bru. Je revis le Palais de Justice, la Correctionnelle, la Cour d'appel. Chacun des mots que je traçais — ou plutôt chacun des noms — avait pour moi une signification profonde ; chaque d'eux était à l'origine d'une histoire, qui, hélas ! fait partie de l'histoire de notre mouvement syndical.

La provocation était trop forte. Besnard, Messori et moi-même, exécutés à la fois contre le cynisme des communistes et la passivité des minoritaires, nous engageâmes une campagne vigoureuse dans le Libérateur en octobre 1924.

Rambaud a dit textuellement ceci : « J'ai été attaqué par les chefs de votre parti parce que j'ai voulu débarquer les représentants de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Crémieux ! Là-bas, dans la terre africaine, reposé mon ami Boyer. Et je ne peux songer à cette tombe sans penser à Crémieux ou inversement. Boyer menait une lutte acharnée pour conserver à l'Union départementale d'Alger son indépendance. Le parti communiste usa, comme partout, d'ailleurs, de la corruption. Boyer ne s'y laissa pas prendre ; la misère était son lot, elle devait le rester jusqu'à sa mort. Alors, contre lui, on utilisa Crémieux. Par insinuation d'abord, puis en plein Comité général, celui-ci accusa notre ami de policier. Son « honneur » est maintenant lavé... Qu'il en soit satisfait.

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »

Le troisième, Ferrand, un cheminot lui aussi, devait son poste et son rôle de préfet aux mêmes personnes. Son nom fut débarqué de la tour pointue. J'ai lutté contre vous pour débarquer Crémieux, Ferrand »